

Chrétienté médiévale
européenne

COMPLEMENTS D'ENQUETES

2017

L'**A**ntiquaille
Espace Culturel
du Christianisme à Lyon

TRAVAIL COLLECTIF DE L'EQUIPE PEDAGOGIQUE : ADELAÏDE DE BALINCOURT – MARTINE COUDERT – ANNICK DUROZOY – MONIQUE GUINAMARD – MONIQUE KUNTZ – MIREILLE MONOD – ODILE PERDRIAU-LELUC – AGNES DE ROHOZINSKI – MARIE MONIQUE DE SANTERRE.

Cinq dates, deux hommes : Constantin et Théodose

Constantin et Théodose, deux empereurs qui ont changé les conditions d'émergence du christianisme, religion jusque-là persécutée autour de la Méditerranée.

I. **CONSTANTIN, EMPEREUR de 306 à 337** : fils de la chrétienne Hélène et de l'Empereur Constance, il élimine un de ses rivaux en 312 lors de la célèbre bataille du Pont Milvius (sur le Tibre en aval de Rome) grâce – dit-on – à une vision où lui serait apparu un signe chrétien (un chrisme) qu'il fit graver sur les boucliers de ses soldats : « *Hoc signo vinces* ».

- Dès lors, dès 313, il accorde aux chrétiens la tolérance (Edit de Milan) : c'est la fin des persécutions et pour les chrétiens, la possibilité d'une extension dans l'Empire de leur religion.
- 324 : Après avoir vaincu un autre rival Licinius, alors maître d'Orient, il fonda à l'est une nouvelle capitale en tout égale à Rome : Byzance devenue Constantinople.
- 325 : Concile de Nicée : Pour maîtriser une grande tension religieuse dans son empire (un prêtre Arius prétendant que Jésus ne pouvait être de même nature que Dieu) il convoque à Nicée (Asie mineure) la première grande assemblée des évêques (300) laquelle définit la foi chrétienne (le « symbole de Nicée ») niant l'arianisme.
Il se fait baptiser à sa mort – les orthodoxes le considèrent comme un saint.

II. **THEODOSE, EMPEREUR de 379 à 395**

- 380-392 : Par des édits successifs, le christianisme devient peu à peu la religion officielle de l'Empire. Le culte païen interdit, voire le paganisme persécuté. De nombreux temples sont démolis. L'objectif est, ainsi, d'asseoir l'unité de l'empire. L'Eglise doit dorénavant assurer outre ses propres tâches (le culte), celles de la culture et de l'assistance.
- 395 : Il partage l'Empire entre ses deux fils :
Honorius en Occident
Arcadius en Orient

Entre temps, il avait néanmoins été excommunié par Saint Ambroise pour massacre de population...

La chrétienté médiévale européenne : Le monde visible [fiche 1]

Fresque de « l'Eglise militante », couvent des dominicains Santa Maria Novella.
Andrea di Bonaiuti (Andrea da Firenze), XIV^{ème} siècle.

Cette fresque dite de « l'Eglise militante » a été commandée par le prieur du couvent pour rappeler à ses moines leur appartenance, leur place, leur rôle dans une vaste communauté de croyants, la chrétienté médiévale européenne. Son intérêt réside dans la vision qu'elle donne de l'organisation d'une « chrétienté » au XIV^{ème} siècle sous la double tutelle d'un pouvoir temporel et d'un pouvoir spirituel.

C'est néanmoins une œuvre de propagande car la chrétienté latine était alors en situation difficile : c'était l'époque de la Papauté d'Avignon (1305-1378) et une tendance conciliaire se faisait jour : le concile ne serait-il pas supérieur au Pape pour gérer l'Eglise ?... et de plus, à un pape qui ne siégeait même pas à Rome ? D'où la construction de cette fresque où, dans un savant équilibre, un pape domine de manière centrale. Or,

le Pape figuré ici est Urbain V qui d'Avignon revint à Rome 3 ans (1367-1370) mais l'intérêt de la fresque pour les élèves est de représenter une « chrétienté ». Or qui la dirige ? Les signes qui distinguent le Pape sont :

- **La Tiare**⁽¹⁾, triple couronne sur haut bonnet blanc de forme conique d'origine orientale, le phrygium. Le tout est surmonté d'une croix et enrichi de pierres précieuses.
- **La crosse**, symbole du berger prêt à rassembler son troupeau.

Debout, et donc dominant l'assemblée, le pape bénit : tout pouvoir venant de Dieu, il est donc en situation de prédominance.

A ses pieds, brebis et chiens. Les brebis représentent le peuple de Dieu dont il est le berger, les chiens, les « domini canes » (ou « chiens du Seigneur ») symbolisent l'ordre des dominicains, ordre prêcheur, mendiant (au moment où les villes renaissent, reprenant richesse et puissance, l'Eglise a pour mission de rester pauvre comme Jésus) et contemplatif. Leur vocation est de proclamer la vérité (leur devise est « Veritas »). Ce sont des religieux « mendiants » et non des moines.

A côté de lui, **l'empereur** Charles IV couronné à Rome en 1355. Il porte :

- **La couronne impériale** de forme octogonale (huit plaquettes d'or, huit symbolisant la vie éternelle) ornée de pierre précieuses, surmontée d'une croix.
- **Son épée** symbolise son rôle de commandement et de défenseur des croyants.
- Il porte **le globe terrestre**, symbole de l'étendue de son pouvoir. Lequel est surmonté d'une croix.

L'empereur est assisté de rois (ici celui de Chypre) de comtes (ici, celui de Savoie), etc...

Face à eux deux, **le Peuple de Dieu**

- A gauche les **Clercs** dans leur grande variété⁽²⁾ ; mais d'abord les deux catégories :
 - **Clergé « régulier »**, car soumis à une règle (regula), bénédictins, cisterciens, franciscains, dominicains, reconnaissables à leurs habits (blanc pour les bénédictins, noir et blanc pour les dominicains, brun pour les franciscains), plus quelques ordres nés des croisades comme les Hospitaliers marqués par la Croix de Jérusalem et ...quelques rares moniales.

- **Clergé « séculier »** vivant dans le « siècle » (secula) c'est-à-dire en charge du troupeau et dont la mission est de conduire le peuple des fidèles (les « ouailles, du latin « ovis », brebis) au royaume de Dieu. Il a la charge du culte, de l'administration des sacrements, de l'assistance aux pauvres et de l'enseignement. Il est géré par les évêques (reconnaissables à la mitre) et cardinaux (chapeau rouge).

Tous ces clercs sont (théoriquement !) des lettrés : ils savent lire et écrire, ont accès aux textes saints (la Bible).

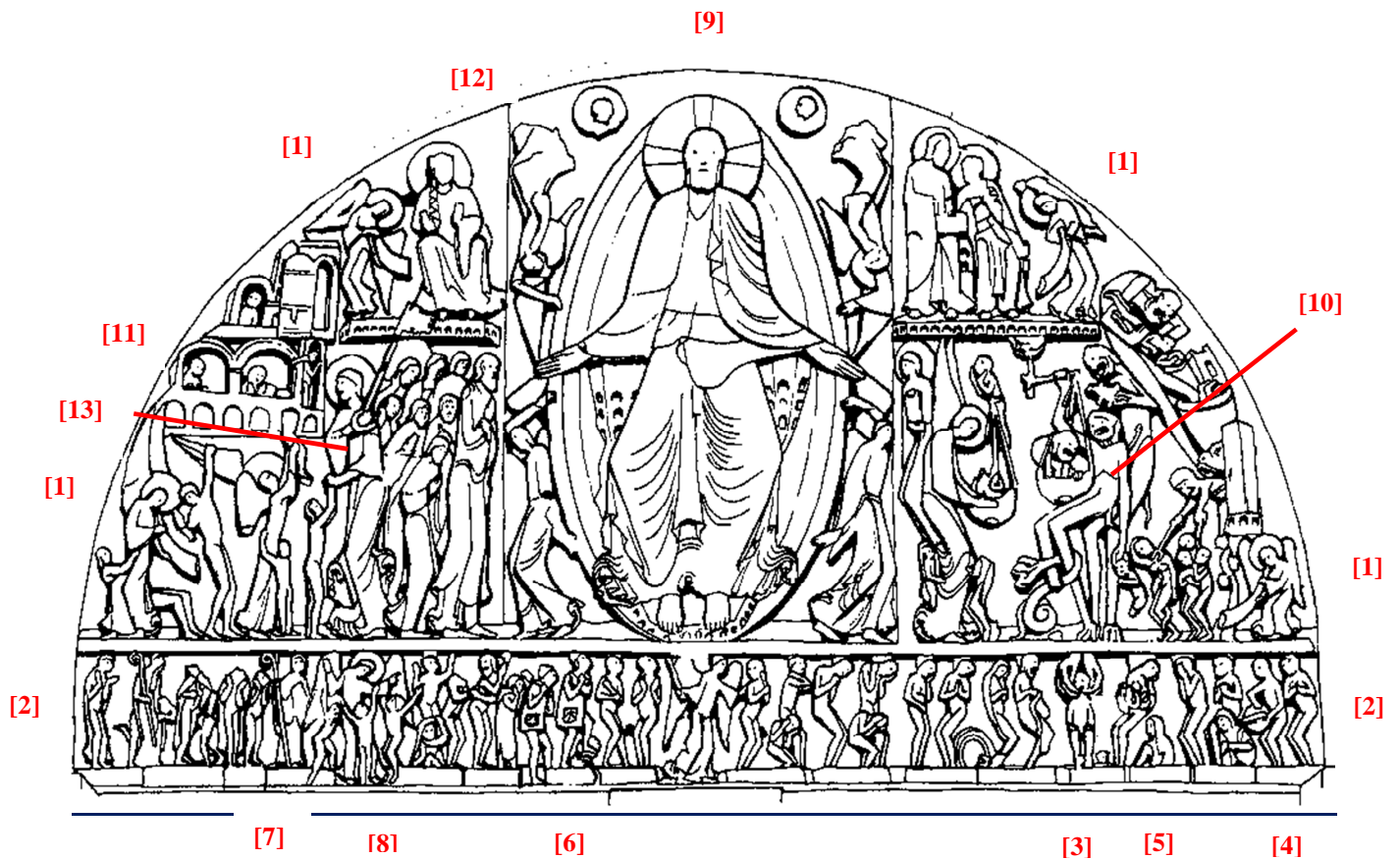
- A droite, **les laïcs**. Au Moyen Age, le laïc est souvent illettré, il appartient au monde civil, profane. Parmi eux, on reconnaît des paysans (à leur surcot ou chemise longue), des chevaliers (à leur heaume) quelques bourgeois (à leur coiffure), un universitaire (qui porte un livre), plus quelques pèlerins, mendiants... et de rares femmes. Ils forment le peuple de Dieu.

Cette représentation de la chrétienté est plus réaliste par rapport à ce qui fut la chrétienté médiévale⁽³⁾ : y avait-il autant de religieux que de laïcs ? Davantage d'hommes que de femmes ? L'objectif se situait ailleurs ; affirmer la supériorité du spirituel sur le temporel face à ce long débat qui oppose le Pape à l'Empereur.

Une lutte qui fut souvent implacable. On alla jusqu'à la nomination de trois papes (ce fut le Grand Schisme en 1378-1499) dont profitèrent les premiers contestataires, précurseurs du protestantisme.

Ce fut enfin le retour, XV^{ème} siècle, à l'unité de l'Eglise, une monarchie pontificale se différenciant des monarchies laïques par le fait qu'il s'agissait d'une monarchie élective et non par héréditaire.

-
1. Plusieurs sens possibles pour cette **triple couronne**, jamais élucidés. Trois vertus théologiques (foi, espérance et charité) ou les trois personnes de la Trinité (Père, Fils et Esprit) ou de manière plus historique
 - royauté spirituelle sur les âmes,
 - royauté temporelle sur les états romains,
 - royauté sur tous les souverains de la terre.
 La tiare fut adoptée par les papes à la fin du Moyen Age.
 2. Pour mieux clarifier ces différences entre deux catégories de **clercs et laïcs**, voir le petit « enclos » de la salle 13 : un moine dans le scriptorium, un prêtre célébrant le culte, et des laïcs lors d'une distribution d'aumônes.
 3. Cette **chrétienté médiévale** occidentale était l'une des deux chrétientés de l'Empire romain, l'autre étant la chrétienté byzantine. Il y avait alors d'autres chrétientés particulièrement vers l'Est comme par exemple la chrétienté arménienne...



I. TYPAN DE LA CATHEDRALE S^T LAZARE D'AUTUN

– LE CHRIST

Jusqu'au XIII^{ème} siècle, Dieu est représenté par une main qui bénit. A partir du XIII^{ème} siècle, le Christ, image du Père, Verbe de Dieu, logos incréé, apparaît comme la vraie présence du Père en ce monde. C'est lui, bien reconnaissable à son auréole contenant une croix, que l'on voit au centre du tympan. Il est le signe, la « révélation », la présence de Dieu : « *Moi et le Père sommes un* » (Jn 10,³⁰) immense, il trône dans la mandorle (grande auréole en forme d'amande ouverte, représentant sa gloire) soutenue par quatre anges, entre Paradis et Enfer.

Trônant sur un siège à décor d'arcatures auquel répond son marchepied, il est vêtu d'un grand vêtement richement orné.

Son impassibilité est renforcée par la position de ses bras, en parenthèses, dont les mains offrent leur paume ensanglantée du sacrifice de la croix. Cette impassibilité du Christ Juge est contrebalancée par le dynamisme expressif des autres personnages dans les différentes scènes du tympan.

– LE LINTEAU soutient le tympan sur toute sa largeur.

- **Son thème** est la *Résurrection des Morts*, avec les élus et les damnés sortant de leurs tombeaux. Les ressuscités émergent de leurs cercueils, représentés par des sarcophages rectangulaires (il y en a 16).
- **Au centre**, l'ange de séparation porte une épée.
- Parmi les 20 élus, à **gauche**, on voit, deux évêques avec crosse et chasuble, trois enfants entourant un ange, deux pèlerins de Jérusalem et de Saint-Jacques-de-Compostelle, avec la croix et la coquille, et des moines ; le couple nu représente Adam et Eve.

- **A droite**, les 18 damnés ont des attitudes tout à fait différentes : l'avare portant sa bourse ; l'ivrogne avec son tonneau, l'orgueil (hilare), une main géante tirant la tête d'un personnage (un créancier qui a « pris à la gorge » ses débiteurs) et la luxure avec une femme aux seins dévorés par des serpents.

Tous ces damnés expriment la douleur ; on peut les plaindre et espérer pour eux.

PARTIE CENTRALE DU TYMPAN

- **En haut**, deux disques représentent le soleil et la lune.
- **A gauche du Christ** (sur sa main droite), on trouve neuf apôtres dans le ciel avec à gauche saint Pierre et sa clef. Il est tourné vers la Jérusalem céleste à gauche, représentée par trois étages d'arcades, dont il protège l'entrée. Pour y entrer, les élus sont aidés par des anges.
- **En haut du tympan**, la Vierge Marie est assise sur un trône dans la gloire du ciel, à côté d'un ange à trompette.
- **A droite du Christ** (sur sa main gauche), on admire l'enfer des damnés avec plusieurs scènes affreuses. La fameuse *Pesée des Ames* est représentée avec une balance entre le grand archange saint Michel, à gauche, avec deux âmes se terrant sous sa robe, et Satan, à droite, avec un serpent à trois têtes. Un apôtre ou évangéliste portant un livre se voit à gauche de la scène. A droite, on trouve l'enfer : damnés dévorés par des diables, des monstres, le Léviathan, deux damnés dans une chaudière et une femme à serpent dévorant les seins. Au-dessus, ce sont les apôtres saint Jean et saint Jacques, (ou peut être Enoch et Elie ?) et à côté, un ange à trompette. Il y a **quatre anges musiciens** au total sur les coins du tympan (les anges des 4 vents).

On peut dire que le tympan d'Autun donne une vision plutôt optimiste du « jour du jugement ».

LES QUATRE INSCRIPTIONS DU TYMPAN

Elles sont intimement liées aux scènes figurées. La représentation du Jugement dernier y est divisée en deux registres principaux.

1. **Au registre supérieur**, sur le tympan proprement dit, le Christ trône dans la mandorle, entre Paradis et Enfer.

Autour de la mandorle, de part et d'autre du Christ se trouvent des inscriptions :

+ OMNIA . DISPONO SOLUS MERITOSQUE CORONO ... QUOS SCELUS EXERCET . ME IUDICE PENA COERCET

« Seul, je dispose de tout et je couronne les méritants ;

Ceux que le péché tourmente, par mon jugement, le châtime les punit ».

2. **Au registre inférieur**, sur le linteau, la résurrection des morts fait apparaître les élus à gauche et les damnés à droite.

Sur le bandeau du linteau, du côté des élus :

QUISQUE RESURGET ITA : QUEM NON TRAHIT IMPIA VITA ET LUCEBIT EI . SINE FINE LUCERNA DIEI

« Chacun ressuscitera ainsi, que n'entraîne pas une vie impie.

Et luira pour lui sans fin la lumière du jour ».

3. **Sur le bandeau du linteau, du côté des damnés :**

TERREAT HIC TERROR ; QUOS TERREUS ALIGAT ERROR : NAM FORE SIC VERUM . NOTAT HIC HORROR SPECIERUM

« Que cette terreur terrifie ceux que lie l'erreur terrestre

Car ce sera vraiment ainsi [comme l'] indique cette horreur des images ».

4. **Sous les pieds du Christ et au-dessus de l'ange** la signature de l'artiste (ce qui est exceptionnel au Moyen Age)

GISLEBERTUS HOC FECIT - *« Gislebertus l'a fait (=a fait cela) »*

Des textes tirés des évangiles annonçant le jugement :

« Tous les peuples de la terre se lamenteront. Ils verront le Fils de l'homme (le Christ) arriver sur les nuages du ciel avec beaucoup de puissance et de gloire.

Il enverra ses anges avec la grande trompette aux quatre coins de la terre : ils rassembleront ceux qu'il a choisis, d'un bout du monde à l'autre » (Mt 24,³⁰⁻³¹).

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les anges, il siégera sur son trône royal. Tous les peuples de la terre seront rassemblés devant lui et il séparera les gens les uns des autres comme le berger sépare les moutons à sa droite et les chèvres à sa gauche ».

Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : *« Venez, vous qui êtes bénis par mon Père, et recevez le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la création du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez accueilli chez vous ; j'étais nu et vous m'avez habillé ; j'étais malade et vous avez pris soin de moi ; j'étais en prison et vous êtes venus me voir... ».*

Ensuite, le roi dira à ceux qui seront à sa gauche : *« Allez-vous loin de moi maudits ! Allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car, j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas habillé ; j'étais malade et en prison et vous n'avez pas pris soin de moi... »* (Mt 25,^{36 et 41-43}).

Ce texte a été résumé en sept œuvres de miséricorde prêchées au Moyen Age : je nourris, j'abreuve, je vêts, je visite, j'accueille, je panse, j'ensevelis.

II. JUGEMENT... PECHE... PARDON...

Face à la crainte du Jugement et de l'enfer, se définit peu à peu la notion de mal (péché) par rapport à la loi d'amour.

Le péché (du latin peccatum) est un acte qui atteint Dieu parce qu'il va dans le sens contraire de la création : il empêche celui qui le commet de parvenir à être l'image de Dieu.

Le mot péché est à l'origine un mot hébreu du langage courant qui signifie "manquer sa cible".

Il se distingue de la culpabilité (notion psychologique) ou de la faute (notion juridique). Le chrétien a le sentiment d'avoir péché quand, à l'occasion d'un acte, il prend conscience de la distance prise avec l'enseignement des évangiles (l'amour de Dieu, des autres et/ou de lui-même) : il a raté sa cible.

Dès le IV^{ème} siècle, avec St Augustin, il est question de « **péché originel** » principe que reprendra, au XVI^{ème} siècle, le Concile de Trente.

Au XII^{ème} siècle, St Thomas d'Aquin identifie sept « **péchés capitaux** » :

l'acédie (ou la paresse spirituelle), l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'avarice, la colère et l'envie.

Tous ces péchés portent atteinte à l'amour des autres.

Dès qu'il y a péché, il y a **pardon** possible :

Lettre de Paul aux Romains : chapitre 7 ,^{15; 25}

« Ce que je voudrais faire, ce n'est pas ce que je réalise ; mais ce que je déteste, c'est cela que je fais »

« Moi, je suis à la fois, par ma raison, serviteur de la loi de Dieu, et, par ma nature charnelle, serviteur de la loi du péché »

Evangile de Jean – chapitre 8,^{3-5 – 7-10; 11}

« Les scribes et les pharisiens amènent à Jésus une femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère. Ils la font avancer, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ?... »

Jésus se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre... »

*Jésus se redressa et demanda à la femme : « Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur ». Et Jésus lui dit : « Moi non plus, **je ne te condamne pas**. Va, et désormais ne pêche plus »*

Evangile de Matthieu – chapitre 18,²¹⁻²²

« Pierre s'approcha de Jésus pour lui demander : « Seigneur, quand mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui **pardonner** ? Jusqu'à 7 fois ? » Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à 7 fois, mais jusqu'à 70 fois 7 fois. »

Evangile de Marc – chapitre 3, ²⁸⁻³⁰

« Dieu **pardonnera** tout aux enfants des hommes, tous les péchés et tous les blasphèmes qu'ils auront faits. Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint, il n'obtiendra jamais **le pardon**. Il est coupable d'un péché pour toujours ».

III. L'AU-DELA... LE CIEL... LE PARADIS... LE LIEU DE DIEU...

De quoi s'agit-il ? Comment le décrire ? Comment le représenter ?

Le Moyen âge s'y est efforcé...

Le christianisme a toujours annoncé une fin des temps où la réconciliation de soi et des autres conduit à un monde nouveau sans mal, sans malheur : c'est l'espérance du ciel, lieu d'une éternité personnelle et bienheureuse comparée dans Matthieu (25, ³¹⁻⁴⁶) à un royaume « *préparé pour vous depuis la fondation du monde* ». Cet optimisme est sans cesse exprimé au Moyen Age dans des œuvres d'art. Dans ce parcours, trois d'entre elles sont présentées (parfois malheureusement dans des proportions qui les rendent peu lisibles), allant de siècle en siècle dans une description de la splendeur qui attend l'être humain.

1. Venant de l'Église de Brancion (Saône et Loire) une fresque (XI^{ème} siècle) figure le rassemblement des élus. Abraham, le patriarche, les accueille dans son sein. Cette iconographie est inspirée de Luc (16, ^{19,31}), parabole alors très populaire puisqu'elle promet une vie heureuse aux pauvres gens.
2. Dans l'Abbatiale de S^t Chef (Isère), plus tardivement (XII^{ème} siècle), mais à un moment où la féodalité joue encore pleinement son rôle avec l'édification de forteresses protectrices, une représentation de la Jérusalem céleste, très précisément inspirée de l'Apocalypse (Ap. 21.22), le livre le plus lu du Moyen Age, forteresse scintillante de pierreries et de diamants, symbolise cette protection que Dieu peut accorder aux plus fervents.

C'est une œuvre majeure du patrimoine médiéval français.

3. Franchissant un pas plus considérable, témoignage de l'élargissement de la culture médiévale puisque combinant dans une scène cosmique trois des plus prestigieuses disciplines enseignées dans les Universités de l'époque (la musique, l'astronomie et la théologie), voici les fresques de la collégiale de S^t Bonnet le Château (XV^{ème} siècle). Elles suggèrent le monde divin par la célébration de l'avènement du Sauveur, la nuit de Noël : des anges musiciens, créatures célestes, jouent leur partition : le Gloria de la messe Gaudeamus de Josquin des Près. Ces anges sont surmontés des douze signes du zodiaque. Le message est clair : tout a une signification dans une vaste synthèse qui englobe le cosmos, la vie du Christ, la musique et une vision eschatologique ; la course annuelle du soleil correspond à l'Ascension de Jésus. Il s'agit bien du monde de l'Au-delà.

Seuls quatre anges ont été présentés dans le Parcours, de droite à gauche (quand on leur fait face aux quatre anges) :

1. Clavicorde ; 2. Psaltérion ; 3. Orgue portatif ; 4. Vièle.

Les Pèlerinages [Fiche 3]

I. EXALTATION DE PELERINAGES, EXALTATION DES RELIQUES

Croisades et pèlerinages furent les deux grandes aventures des médiévaux, clercs ou laïcs : dans l'un ou l'autre cas, chacun y risquait sa vie terrestre, y jouait sa vie éternelle. Très grands voyageurs, les médiévaux étaient sans cesse sur les routes, marcheurs infatigables, pèlerins, croisés, aventuriers de l'Éternel, à pied, à cheval ou en bateau.

Quelle que fut leur situation dans la hiérarchie sociale (clerc, seigneur ou chevalier, bourgeois ou paysan) chaque femme, chaque homme pérégrinait, à la recherche de son salut :

*« sur le chemin de vie, tu dois montrer ta force et faire pèlerinage...
alors, je t'ouvrirai les portes de l'éternité »⁽¹⁾.*

Le pèlerinage pouvait être familial (première iconographie du panneau) mais le souci de l'Autre était tel que, si l'on en était empêché, il n'était pas inimaginable de se trouver un remplaçant. Voici le testament d'un seigneur de région lyonnaise :

*« Moi, Seigneur d'Albret, sain de corps et d'esprit, voulant pourvoir au salut de mon âme...
comme j'ai promis de faire cinq pèlerinages, je veux que ces pèlerinages soient faits par
mes fils. De même, comme j'ai fait vœu à la maladie de ma femme d'aller au Saint Sépulcre
de Notre Seigneur, j'ordonne qu'un de mes fils le fasse... »*

Mais en sens inverse, du mort au vivant existaient des relations constantes :

*« Vers l'an 1000, l'Église accueille les très vieilles croyances dans la présence des
trépassés... ils attendent des gestes liturgiques capables de soulager leurs peines... »
« ... l'on voit l'autre monde pénétrer dans le quotidien de la vie, or, ce qui reste de
l'existence terrestre des saints, leurs corps, leurs ossements, leur tombeau, ce sont des
reliques... » si bien veillantes quand on les vénère. La relique devenait le signe qu'un lien
était possible entre monde visible et invisible, au point qu'il se fit un commerce des
reliques, car l'Occident en était mal pourvu, « tandis que les pays de chrétienté orientale
foisonnaient de ces débris... des pèlerins de plus en plus nombreux allaient visiter les
églises byzantines... rapportant... de leurs voyages des fragments de corps de saints »⁽²⁾.*

De plus, en 1033, millénaire de la Passion, le « saint voyage » pèlerinage en terre sainte, devint « promesse de salut », « préparation à la mort » :

*« Je crois, dit un croisé, qu'en venant jusqu'ici,... mon âme entrera saine et sauve et joyeuse
à ta suite dans le Paradis »*

Tout cela généra pour les hommes et les femmes de ces temps un très grand engouement pour les pèlerinages (à comparer peut être avec l'actuel engouement des musulmans d'Europe pour le Pèlerinage à la Mecque).

1. « Les pèlerinages de vie humaine » – Paul AMBLARD, Flammarion 1998

2. « L'An Mil » – Georges DUBY. Folio histoire 2006, p.103

II. PELERINAGES, MODE D'EMPLOI PAR LES ICONOGRAPHIES PRESENTEES

« Revêtez l'armure de Dieu »

- **LE DEPART** : Deux lyonnais s'apprêtent à partir, l'un de blanc vêtu, l'autre de noir. Une cérémonie précède le départ : ils se confessent, assistent à une messe à leur intention et reçoivent leur insigne de pèlerin :
 - la veste manteau gris ou pèlerine avec capuchon et large chapeau de feutre,
 - le bâton ou « bourdon » à trois pommeaux symbolisant la foi en la Trinité et permettant à la fois de chasser l'intrus (animal) et de s'appuyer,
 - la besace ornée de 12 clochettes (les 12 apôtres) dont le bruit signalera son passage et, s'il va à S^t Jacques, la coquille qui lui permet de recevoir sa nourriture,
 - enfin une lettre de recommandation lui est remise.
- **« QUI VOUS REÇOIT, ME REÇOIT »** (Mt.10, ⁴⁰)
 - La coquille sculptée observée rue Saint Jean à Lyon sur le fronton de la Maison de Gadagne vaut signe d'hospitalité. Toutes les grandes églises sont pourvues de déambulatoires pratiquant l'accueil, ponctué d'exercices spirituels (prières – chants – vénération des reliques) : le tombeau du saint est le plus évident des « reliquaires », mais dès le IV^{ème} siècle, le morcellement des corps conduisit à la création de reliquaires en forme de chasse, de statues destinées à être regardées par les pèlerins ou portées en triomphe. Leur aspect précieux montrait que le Saint est le reflet de la beauté de Dieu et la vénération des reliques étaient à la base de la plupart des pèlerinages.
 - Le long des routes de pèlerinages s'ouvrirent des monastères, se créèrent des hostelleries. La fresque de Brancion célèbre vraisemblablement la joie à l'arrivée en vue de l'Abbatiale de Cluny si riche en reliques réputées.
- **SUR LA ROUTE**, partout des dangers guettent le pèlerin :
 - L'attaque par des bandits de grand chemin... ou des loups : bienvenue alors le bourdon !
 - Mais surtout, toi, Pèlerin, n'es-tu pas entravé par ton propre péché ? ta paresse qui t'enserme les pieds... la rencontre d'une mauvaise femme ? la maladie ? Survivras-tu à cette pérégrination risquée ? d'où la sagesse d'avoir fait ton testament avant ton départ...
- **L'ARRIVEE** : c'est Boniface VIII (1294-1303) qui donne un nouvel élan au pèlerinage romain en proclamant en 1300 la première « année sainte » (anniversaire de la naissance du Christ), avec remise de tous les péchés aux pèlerins vénérant le tombeau des Apôtres Pierre et Paul. Ce pèlerinage se fait par voie de terre ou sur mer mais les traversées maritimes sont une épreuve angoissante pour des populations attachées à la terre.
 - A Saint Jacques, sans doute vient-on célébrer l'arrivée miraculeuse de Jacques, « le Majeur », frère aîné de S^t Jean l'évangéliste, dont le corps dérive – dit-on – de Palestine aux côtes de Galice. Mais on vient aussi sûrement fêter avec les Espagnols la « Reconquista » en marche (c'est le diacre lyonnais Florus, du scriptorium de Lyon qui, le premier, signale cette possibilité de pèlerinage).
 - Enfin Jérusalem ! ô Jérusalem !... (*voir panneau des croisades*).
 - Dans la région un des lieux les plus fréquentés fut Saint Antoine l'Abbaye où se guérissait « le mal des Ardents » au contact des reliques de S^t Antoine ramenées d'Egypte.

Mais... sur l'iconographie du XIV^{ème} siècle, c'est bien Marie « Notre Dame » qu'implore le pèlerin : l'attitude presque familière de l'Enfant Jésus, si elle est typique du XIV^{ème} siècle, est significative d'une évolution de la dévotion confiante envers une mère attentive : Marie.

Les croisades: Aller à Jérusalem [Fiches 4 et 5]

JERUSALEM, VILLE TROIS FOIS SAINTE, VILLE CONVOITEE :

- Sanctuaire d'Israël, cité de l'Alliance, Terre promise aux Pères, pour les juifs.
- Haut Lieu de la manifestation et de la Passion du Christ Jésus pour les chrétiens.
- Tombeau de grands prophètes pour les musulmans.

Mais, plus encore, pour le chrétien du Moyen Age :

Jérusalem Terrestre, lieu de mémoire et d'affection pour Jésus, lieu magique d'où l'on ramène des reliques très précieuses.

Jérusalem Céleste, lieu de la Parousie finale où se dérouleront le retour du Christ, la résurrection des Corps, la transmutation de l'Univers... Jérusalem où, au IV^{ème} siècle, avait eu lieu « l'invention de la vraie croix » : Hélène, mère de l'empereur Constantin ayant retrouvé alors les trois croix du Golgotha et les clous de la crucifixion avait demandé à son fils de construire pour les honorer une grande basilique, le Saint Sépulcre. Depuis, les pèlerinages étaient incessants.

En 1033, un millénaire s'étant écoulé après la mort de Jésus, il y eut un pèlerinage de la plus grande ferveur : « *du monde entier on se mit à accourir au Saint Sépulcre du Sauveur* ».

Cependant, en 1084, l'empereur de Constantinople lançait un appel à l'aide : une nouvelle offensive musulmane se faisait jour après l'entrée des Turcs seldjoukides dans l'Histoire, nomades asiatiques convertis à l'Islam au X^{ème} siècle. Les pèlerinages étaient menacés. Intervient alors, en 1095, lors du Concile de Clermont-Ferrand une exhortation à délivrer les lieux Saints...

Les premiers à se croiser en 1096 furent d'humbles pèlerins avec femmes et enfants, galvanisés par le moine picard Pierre l'Ermite. Ils furent décimés par les Turcs. Viennent ensuite quatre armées de chevaliers en grande majorité français, par voie de terre également.

Edesse, Antioche tombent. Mais il faut trois années de combats acharnés et un assaut sanglant pour faire tomber Jérusalem le 15 juillet 1099.

Les croisés poursuivent leurs conquêtes : combats permanents d'où ressort la création de quatre états chrétiens alignés le long de la côte afin de faciliter l'accueil de renforts ou de nouveaux pèlerins (voir carte) le 4^e, seul à recevoir le nom de « royaume » fut le « royaume de Jérusalem ».

La défense de ces nouveaux Etats est assurée par la création de « moines-soldats » :

- Les Hospitaliers (ou chevaliers de l'Hôpital S^t Jean de Jérusalem),
- Les Templiers (car logés près de l'emplacement du Temple de Salomon).

Les conséquences sont immédiates pour Arabes et Turcs : ils doivent détourner leurs traditionnelles routes caravanières et leurs routes de pèlerinage vers la Mecque.

Les Francs fortifient leurs positions (Krak des chevaliers 1110) mais il n'est pas si facile de s'accorder sur les mêmes objectifs entre communautés locales et croisés.

De leur côté, les musulmans, sous l'impulsion de trois hommes (les Turcs Zengi et Nur.Ed.Din, et le kurde Saladin) proclament le Djihad contre les Francs (1128). Le harcèlement est permanent : guerres de siège pouvant durer 6 à 8 mois, se terminant en général par un massacre de populations, entrecoupées de trêves ou de courts combats de chevaliers.

L'objectif des Turcs est l'expulsion définitive des Francs, celui des Francs, de permettre par le contrôle de la côte l'arrivée de pèlerins ou de nouveaux croisés, voire d'assurer la survie de leurs fiefs puisque le système occidental en est maintenant implanté dans ce proche Orient.

De nouvelles croisades sont sans cesse prêchées en Europe (1146 St Bernard) auxquelles participent rois et empereurs, en particulier la 3^e (1189-1192) menée par Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion, Frédéric Barberousse.

Chaque fois de nouveaux croisés se mettent en route mais les rois qui répondent à l'appel ne peuvent y consacrer qu'un temps mesuré : leurs affaires les tiennent en leur royaume. En outre, leurs divisions s'opposent à leur capacité de rassemblement. Saladin (†1193), lui, impose l'unité à tout son camp.

Cependant, la croisade qui provoqua les plus grands débats et dégâts spirituels fut la 4^e. Les voies maritimes furent alors préférées. Pour financer les locations de navires aux Vénitiens, les croisés en vinrent... à faire le siège de Constantinople, à piller cette ville chrétienne (en particulier, en s'emparant des reliques et des orfèvreries sacrées). Tous vont même jusqu'à créer un très artificiel « Empire latin d'Orient » élisant à sa tête un croisé franc : Baudouin de Flandre.

Impossible encore aujourd'hui de combler ce fossé ainsi créé en 1204 entre orthodoxes grecs et croisés latins.

En Orient, les combats restaient incessants. Précisément, des négociations ne permettraient-elles pas, plus que la guerre, de rendre Jérusalem aux chrétiens ? C'est ce à quoi s'employa avec un certain succès l'empereur germanique Frédéric II, ... alors excommunié !

Les Sultans mamelouks, cependant, volent de victoire en victoire : le Krak des chevaliers tombe en 1271, Saint Jean d'Acre en 1291. Ne reste des Etats latins d'Orient que l'île de Chypre où se réfugie le Roi de Jérusalem. Jamais la Ville Sainte ne redeviendra chrétienne.

Les croisades au Moyen Orient cessent donc en 1291. Elles auront duré un peu moins de deux siècles. Les croisés ont été vaincus. Cependant la ferveur attachée aux lieux mêmes de la vie du Christ se maintient : comment garder une possibilité d'accès à Jérusalem ?

Robert de Naples, de la famille d'Anjou, parvient en 1340 à un accord avec le sultan d'Egypte obtenant non seulement la liberté de pèlerinage mais aussi la possibilité d'installation de religieux pour l'accueil et le suivi spirituel des pèlerins.

De nos jours, de ces combats médiévaux restent :

- La permanence de ces pèlerinages chrétiens vers le Saint Sépulcre (dévotion à la mort et à la résurrection du Christ) et en France, cette « Sainte Chapelle » dédiée à une relique suprême : la couronne d'épines de Jésus.
- La présence de franciscains à Jérusalem, l'Ecole biblique de Jérusalem et son travail sur Qumrân.
- Le maintien de certains ordres religieux militaires comme l'ordre de Malte, ex ordre des hospitaliers, devenu un ordre charitable.
- Mais surtout l'émergence d'une nouvelle spiritualité : Au Christ-Roi puissant du haut moyen âge se substitue un Christ, frère en souffrance, frère en humanité, plus proche des hommes : plus de croix glorieuse dans les églises latines mais un crucifix, instrument de torture et de mort sur lequel encore aujourd'hui on est appelé à méditer : échec apparent de Jésus et pourtant réalité divine – compassion et culpabilité personnelle – d'où l'émergence d' « indulgences » qui expriment le besoin impérieux de se faire pardonner devant l'horreur de son péché.

Ainsi commencent des temps spirituels nouveaux, plus personnels que collectifs, de méditation sur le Christ.

Naissance des Universités [Fiche 6]

Toujours le XII^{ème} siècle ! L'essor des villes et le développement des échanges amènent à ne plus limiter les lieux d'enseignement aux monastères jusque-là isolés dans des lieux reculés. Il y a bien, parfois, dans de grands évêchés comme Lyon, des « manécanteries » comme celle créée par Leitrade... au temps de Charlemagne – Cela ne peut plus suffire.

Certes, les clercs qui affluent dorénavant dans les villes comme les Dominicains ou les Franciscains, sont formés à la prédication au sein de leur ordre. Spontanément, des écoles particulières se multiplient partout. Dans un premier temps elles dépendent de l'évêque et de son chancelier. Mais la nécessité de s'agrandir, le désir de s'organiser pour défendre à la fois les intérêts des maîtres et ceux de leurs étudiants les amènent, souvent à coup de grèves à l'instar des corporations de métier, à s'organiser en « université » : celle de Paris est la première : « Université des maîtres et écoliers de Paris ».

Entre 1200 et 1231, elle s'organise hors de l'autorité épiscopale. Nous sommes déjà au XIII^{ème} siècle. Elle devient un modèle à suivre. Cela se fait sous la protection royale : Philippe Auguste, Louis IX sont heureux de l'éclat qu'elle peut donner au rayonnement de la capitale ; en effet, elle attire des étudiants, surtout en théologie, de l'Europe entière, l'enseignement se faisant en latin. Ils lui reconnaissent de nombreux privilèges.

La Papauté elle-même ne tarde pas à voir quels avantages elle peut tirer à protéger une université dans sa lutte contre les hérésies.

Par la bulle du Pape Grégoire IX de 1231, l'Université de Paris est solennellement reconnue, elle devient même une des plus prestigieuses d'Europe. Oxford, Bologne suivent, les maîtres se déplacent d'une université à l'autre.

L'enseignement se divise en quatre entités :

- une faculté des arts pour une formation générale comportant le Trivium (rhétorique, dialectique, grammaire) puis le quadrivium (musique, arithmétique, géométrie astronomie).

Puis :

- une faculté de droit civil,
- une faculté de droit religieux ou canonique
- au sommet de l'enseignement, une faculté de théologie.

Dans toutes les grandes villes d'Europe, au XIII^{ème} siècle, sont créés des enseignements universitaires : d'Oxford à Uppsala – de Bologne à Naples, Cracovie ou Heidelberg....

Mais Paris reste la plus célèbre pour son enseignement théologique ; le « quartier latin » et la dénomination de « Sorbonne » pour un quartier qui vit naître un des plus célèbres « collèges » d'accueil d'étudiants (sorte de cité universitaire) fondé par Robert de Sorbon en 1257 en reste, jusqu'à nos jours, un des plus fidèles témoignages.

Premières contestations. Premières hérésies [Fiche 7]

A partir du XII^{ème} siècle, dans cette chrétienté latine, les villes renaissent, les échanges se multiplient, la richesse s'accroît y compris dans l'Église.

Aussi apparaît-elle très choquante à de nombreux fidèles : Jésus n'a-t-il pas vécu pauvrement ? C'est ainsi que de nouvelles vocations religieuses naissent : « frères » et « sœurs » faisant vœu de pauvreté, ordres dits « mendiants » : ce sont à la fois les franciscains créés en 1211 à la suite de **François d'Assise** et les dominicains, en 1216, menés par l'Espagnol **Dominique** : ils ne vivent plus dans les campagnes comme les ordres bénédictins, mais au cœur des villes.

Ils entendent les nouveaux courants de pensée ; ils veulent rétablir la « véritable » foi telle que proclamée dans les Évangiles.

Dans cette quête d'absolu, les fidèles laïcs les ont souvent précédés, refusant la complexité des dogmes, la multiplicité des sacrements, exigeant une église plus pauvre et un plus grand partage. Un des exemples les plus éclairants à propos de ces courants évangéliques est celui du Lyonnais **Pierre VALDO**.

Ce citoyen avait fait fortune dans le commerce des draps et vraisemblablement par l'usure. En 1170, sans qu'on en connaisse le déclenchement, il s'engage dans une double conversion :

- d'un côté, après avoir assuré les choix de vie de ses deux filles (le couvent) il vend tous ses biens et distribue son argent aux pauvres de la ville... ;
- de l'autre, il engage pour sa méditation personnelle quelques clercs lyonnais à lui traduire en langue vulgaire des textes évangéliques ainsi que des extraits des Pères de l'Église.

« Etre nu à la suite du Christ nu » telle est sa nouvelle ambition.

Or ce double engagement ne le mène pas dans un couvent (les franciscains seront créés en 1210, les dominicains en 1216). Il le revendique en tant que laïc et, qui plus est, s'arroge le droit de prêcher, de commenter ses choix sur les places ou sur les marchés, sollicitant ainsi liberté et indépendance. L'archevêque de Lyon, Guichard, n'y fait pas obstacle. Valdès se défend du reste de toute déviance. De plus, dans ce choix de vie si radicale, il ne reste pas seul. Des disciples, hommes et femmes le suivent. Très vite émergent alors trois questions fondamentales :

1. Les clercs ont-ils, seuls, le droit de prêcher ? les laïcs, hommes et femmes, ne peuvent-ils être associés à la proclamation de la Parole quand ils ont été formés ?
 2. Pourquoi la langue vulgaire serait-elle considérée comme un obstacle à la proclamation de la Parole ? Quel avantage y a-t-il à utiliser le latin ignoré des nouvelles classes citadines ?
 3. L'Église de Rome suit-elle bien la voie de pauvreté et de partage initiée par le Christ ?
- En 1174, Valdès se rend à Rome, assiste au Concile de Latran III (1179) ; il n'est pas désavoué.

C'est en 1182 que le nouvel archevêque de Lyon, Jean Bellemains s'inquiétant, le chasse de la ville : ne serait-il pas affilié au mouvement cathare qui, au même moment, se développe en Languedoc ?

On ne sait plus grand-chose du reste de sa vie : mais les « Pauvres de Lyon », dorénavant appelés « Vaudois » poursuivent leur engagement. Leur prétention à prêcher ne passe pas. Au Concile de Vérone en 1184, ils sont condamnés comme hérétiques. Qu'importe, ils émigrent, se réfugient dans la clandestinité et s'organisent en communautés. Régulièrement recherchés et condamnés, ces « Vaudois » se laisseront en partie absorbés par la Réforme ou resteront autonomes jusqu'à nos jours.

Les **cathares** sont aussi révélateurs de cette soif d'absolu jusqu'à l'excès apparaissant en contradiction avec une civilisation où l'unité de foi semblait une donnée incontournable.

Pour les cathares, en effet, c'est-à-dire les « Purs » il y a bien deux principes, deux dieux : un dieu bon, créateur de l'esprit, et un dieu mauvais, créateur de la matière et donc d'un monde impur (le cathare « parfait » rejette totalement le monde matériel, y compris l'essentiel de la nourriture et le mariage). Comment alors accepter Jésus vrai dieu et vrai homme ? Les sacrements de l'Église et leurs symboles matériels ?

L'hérésie cathare semble urgente à éteindre pour la hiérarchie de l'Église car est en train de naître une « église » parallèle avec ses cadres, les « parfaits », : ils remettent leurs fautes aux fidèles au moment de leur mort par un « sacrement », le « consolamentum ». Le catharisme se répand rapidement dans le Languedoc et même au-delà. Le relâchement du clergé local en est une des causes.

DOMINIQUE arrive en Languedoc accompagnant son évêque en pleine crise cathare. Dans la confusion qui règne, il veut d'abord raffermir les bases de la foi chrétienne par la prière (création d'un couvent de femmes à Fanjeaux) : il sera, avec ses frères, un des « domini canes » (chiens du Seigneur) qui aboient pour prévenir (la fameuse allégorie du chien). Puis, en 1215, il obtient du pape l'autorisation de fonder l'ordre des Frères Prêcheurs, à qui sera bientôt confiée la gestion de l'Inquisition.

Le célèbre tableau (1450-1504) commandé à Pedro Berruguete par le grand Inquisiteur d'Espagne Torquemada pour le couvent Santo Tomas Avila et actuellement au Musée du Prado à Madrid, raconte parmi ses dix panneaux :

- Le miracle de Fanjeaux,
- La remise de deux hérétiques coiffés d'un bonnet infâmant au pouvoir séculier qui exécutera la sanction après un procès solennel d'Inquisition.

L'Inquisition (de « *inquirere* », rechercher) est un tribunal créé par la papauté en 1233 pour éradiquer les hérésies. Il s'agit pour le Pape Grégoire IX (1227-1241) de lutter contre les différentes déviances religieuses en établissant une collaboration avec le pouvoir temporel (Empereur-Rois-Princes) car la plus grande fermentation spirituelle saisit l'Europe depuis le début du XII^{ème} siècle.

La mise en action de la procédure d'inquisition se déroule en quatre temps :

1. La recherche de témoignages d'hérésies dans la ville,
2. La dénonciation des suspects,
3. L'arrestation et l'interrogatoire. L'aveu est recherché par tout moyen y compris à partir de 1252 (pape Innocent IV) la possibilité de pratiquer la torture (limitée à une seule journée) : c'est la « mise à la question »,
4. L'acte final : abjuration du suspect ou condamnation, dont l'exécution est remise entre les mains du pouvoir temporel (séculier).

Dans cette procédure qui a été l'objet de tant de haine, où est l'erreur ?

1. L'enquête ne se déclenche qu'après délation or celle-ci est et reste anonyme,
2. Le système est basé sur la peur, une pression psychologique permanente alourdie par la « question »,
3. La lourdeur des condamnations : pas de pitié pour l'hérétique, il offense Dieu, seul le feu peut le purifier. Selon la gravité avouée de l'hérésie cependant, les peines varient : amendes, saisie des biens, port d'un habit infâmant (chemise et bonnet), pèlerinages expiatoires, prison, mort au bûcher.

L'Inquisition s'exerce donc dans un système de pensée où la liberté de conscience semble impensable, voire criminelle. Ceci étant, sur 930 jugements menés par l'Inquisiteur Bertrand Gui de 1370 à 1324, on recense : 42 condamnations à mort, 139 acquittements.

Après de tragiques événements, (siège du château de Montségur en 1244) et proclamation d'une « croisade » contre les « Albigeois » menée par les barons du Nord et le roi Louis VIII et qui s'achèvera par le rattachement du Languedoc à la France en 1271), le catharisme s'affaiblit mais le tribunal de l'Inquisition et les bûchers y poursuivront leurs œuvres au XIV^{ème} siècle.

Il faut distinguer cependant l'Inquisition telle qu'elle fut menée en France, Italie du Nord ou Allemagne, de l'Inquisition espagnole établie plus tardivement (XV^{ème} siècle). Réorganisée à la demande des Rois Catholiques (Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille) pour obtenir une unité de la foi dans un royaume où les musulmans viennent d'être chassés de l'émirat de Grenade (ils ne sont pas tous partis) et où les juifs sont nombreux (mais officiellement chassés par l'Acte d'Expulsion en 1492), elle est entre les mains d'un grand Inquisiteur nommé par l'Etat et se montre impitoyable.

Progrès des connaissances

et nouvelles mentalités [Fiche 8]

Les idées nouvelles : volonté de mieux comprendre le monde.

- **Nicolas COPERNIC** (chanoine), né le 19 février 1473 à Toruń, Prusse royale (Royaume de Pologne) et mort le 24 mai 1543. Pour lui la terre n'est pas le centre du monde. Cela va contre les théories de l'Église qui met la terre au centre de la création.
- **GALILEE** (né à Pise le 15 février 1564 et mort à Arcetri, près de Florence, le 8 janvier 1642 à 77 ans), prolonge la théorie de Copernic en disant que la terre tourne autour du soleil. Il sera déjugé par l'Église.

TEMPS NOUVEAUX : [salle 15]

– **Imprimerie au XVI^{ème}**

Bible de Gutenberg 1455 : C'est le premier livre imprimé en Europe à l'aide de caractères mobiles.

La Bible latine en deux volumes in-folio de 324f.-648p. ; 317f.-634 p. non chiffrés, imprimée avec des caractères mobiles métalliques, sur deux colonnes de 42 lignes chacune, dont on attribue l'impression à Johannes Gensfleisch (Mayence, Allemagne 1398-1468), dit « Gutenberg », fut tirée à environ 180 exemplaires vers 1455, à Mayence.

Elle reproduit le texte de la Vulgate, c'est-à-dire la Bible latine traduite par saint Jérôme au V^{ème} siècle.

Pour composer cette Bible, Gutenberg a copié l'écriture dite « gothique de forme » textura, utilisée à l'époque pour les textes liturgiques, en particulier les missels. Il adopte une taille de caractère similaire à celle des manuscrits de grande taille, utilisés en particulier pour la lecture à haute voix.

La Bible de Gutenberg ressemble à un codex, et imite les manuscrits les plus réussis : toutes les fins de ligne sont alignées sur la marge de droite. Aujourd'hui, on parle de lignes « justifiées ».

Pour obtenir cette présentation justifiée, Gutenberg répartit des signes de ponctuation plus ou moins larges, emploie des ligatures (deux lettres accolées et fondues ensemble) et remplace certains mots par leur abréviation.

Luther traduit la Bible en Allemand, traduction terminée en 1534 dont la première édition est vite épuisée. Luther par son écriture aisée et rigoureuse contribue à fixer l'Allemand écrit.

– **Les navigateurs découvrent de nouveaux territoires,**

C'est le début de la mondialisation.

Le regard géographique sur le monde évolue : les mappemondes apparaissent.

On note la découverte accidentelle de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492 : il pensait être aux Indes Orientales.

(A la base une erreur de Ptolémée (II^{ème} siècle après J.-C.) dans l'estimation des distances sur le globe terrestre amèneront Christophe Colomb à penser que les Indes étaient plus proches en naviguant vers l'ouest).

– **Planisphère de Abraham ORTELLIUS (1527-1598) "le théâtre de l'Univers"**

Il remarque la ressemblance entre les côtes d'Afrique et d'Amérique du Sud et pense que ces continents avaient pu être réunis : il apparaît comme un précurseur de la tectonique des plaques.

– **François RABELAIS (1494-1553),**

Il a été médecin à l'Hôtel Dieu et est ami de Sébastien Gryphe. Rabelais a une nouvelle vision de l'homme : médecin humaniste, il a confiance dans le progrès.

Les humanistes sont des chrétiens mais ils refusent que l'Église détienne tous les savoirs et osent les dissections pour mieux comprendre l'anatomie.

Rabelais affirme d'ailleurs sa foi dans Pantagruel, lettre de Gargantua à son fils : "*très cher fils*"

– **Sébastien GRYPHE (1492-1556),** imprimeur : il utilise comme marque typographique un griffon qui rappelle son nom. Il est ami de Rabelais et publie ses œuvres.

– **Sébastien BRANT (Strasbourg 1458-1521),** "*la nef des fous*" das Narrenschiff fin XV^{ème}, ouvrage en allemand - publié en 1494 à Bâle.

C'est un récit versifié formant un tableau de la condition humaine qui va vers son naufrage. Le thème est un voyage en mer imaginaire de 112 fous qui représentent des défauts qui touchent toutes les classes sociales (orgueil, fraude, blasphème, usure, goinfrerie ...) guidés par un lecteur idiot qui chasse les mouches sans jamais ouvrir ses livres.

Il y a mélange d'ironie et de sermon, mélange d'idées de la Réforme et de la littérature populaire du colportage. Ouvrage pessimiste sur les défauts humains, les hommes ne peuvent pas s'amender. Ouvrage ayant eu un très grand succès, il sera réédité en Allemagne avec des gravures sur bois et traduit en plusieurs langues.

En France en 1498 il est édité à Lyon chez Balsarin avec des illustrations de Dürer (qui a 23 ans).

Illustration de Dürer (1471-1528) :

Les fous sont embarqués pour aller vers le pays de Narragonia (Pays des fous). La nef va au hasard, sans ancre ni voile. Le bateau avance, mais tout le monde regarde vers l'arrière. Un fou tombe à l'eau, poussé par un autre.

Au début du XVI^{ème} en 1509, le thème sera repris par Érasme dans "*l'éloge de la folie*". L'œuvre sera mise à l'index en 1557 par la Contre-Réforme. Le texte est rédigé en latin avec des locutions grecques pédantes. C'est un examen satirique des superstitions et pratiques pieuses qui critique la folie des pédants. On note une référence à l'allégorie de la caverne de Platon.

– **La danse des morts**

Forme d'art macabre surtout présent aux XIV^{ème} XVI^{ème}.

Ce sont des sarabandes qui mêlent morts et vivants et qui étaient d'abord peintes sur les murs des églises ou des cloîtres dans des temps de peste et de famine. La Danse macabre souligne la vanité des distinctions sociales dont se moquait le destin, fauchant le pape comme le pauvre prêtre, l'empereur comme l'homme du peuple.

Les colporteurs et les troupes de théâtre ont un grand rôle dans la diffusion de cet art macabre. On note l'apport de Hans Holbein qui à partir 1530 réalise des gravures qui montrent des squelettes aimables et souriants venant se mêler aux vivants.

Avec le développement de l'imprimerie les gravures se multiplient, les imprimeurs ne sont pas épargnés par les sarabandes des squelettes. Ces ouvrages sont très appréciés et recherchés dès le XV^{ème}.

LES VOIX : Quatre personnages

- **PIC DE LA MIRANDOLE** : (1463-1494)
"Il n'y a rien de plus beau que l'homme."
Humaniste italien, il sera condamné par la Papauté pour ses écrits libres. Pour lui l'homme est fait à l'image de Dieu, il a confiance en l'homme.

- **Ignace de LOYOLA** (1491 -1556)
Parle de l'amour et de l'importance des œuvres. Il est le fondateur et le premier Supérieur général de la Compagnie de Jésus, congrégation catholique reconnue par le pape Paul III en 1540 et qui prit une importance considérable dans la réaction de l'Église catholique romaine aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles face à l'ébranlement causé par la Réforme protestante. Il essaye de réformer l'Église catholique.

- **Desiderius ERASMUS** dit **ÉRASME** (1466 ou 67 ou 69 -1536)
Dit que le pape doit imiter la pauvreté du Christ. Philosophe, humaniste et théologien. D'abord chanoine des Augustins, il sera relevé de ses vœux par le Pape.
Érasme et Luther ne se sont jamais rencontrés mais ont échangé une importante correspondance. Dans un premier temps, Érasme opposé aux indulgences rejoint les thèses de Luther. Puis une controverse sur les marges de liberté dont les hommes disposent oppose Érasme et Luther. Érasme pense que le salut s'obtient par les œuvres et Luther pense que la Grâce de Dieu donnée à tous permet de faire des œuvres.
Érasme exprime son point de vue en 1524 dans un traité : "*Traité du libre arbitre*".
Luther répond par un traité polémique : "*Du self-arbitre et de la liberté du chrétien*".

- **LUTHER** (1483–1546)
Parle des indulgences. Luther et ses écrits vont dans le sens des « pauvres de Lyon ». Luther est issu de la foi du Moyen Age et a l'obsession du salut. En 1517 il affiche ses 95 thèses sur les portes de l'Église de Wittenberg (contre les indulgences pour construire Saint Pierre de Rome), il sera excommunié en 1521. Il traduit la Bible en Allemand, la traduction est terminée en 1534 et la première édition sera vite épuisée. Pour lui la Bible est le fondement de la foi. Luther se nourrit des écrits de Paul et notamment de sa lettre aux Romains (Romains XIII) qui développent la thèse de la Grâce, don de Dieu, pour tous les hommes.
Dans le contexte de l'époque où les hommes cherchaient avant tout le salut, la théologie de la Grâce pour tous séduit et attire de nombreux croyants.

- **Jean CALVIN** (1509-1564)
Il parle des Évangiles et affirme que le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir temporel. Il organise l'Église protestante et lui donne un fonctionnement. Le 1^{er} synode national de l'Église réformée a lieu en 1559 à Paris. En 1563 le 4^{ème} synode national des Églises réformées se tient à Lyon dans la cathédrale Saint Jean sous l'autorité du pasteur Viret, en charge de la communauté lyonnaise depuis 1562.

Saint Augustin dans son cabinet de travail – 1502 [Fiche 9]

Huile sur toile 141x210
Vittorio Carpaccio (1460-1526)

Vittorio Carpaccio, peintre vénitien, élève de Bellini, répond par ce grand tableau à une commande destinée à décorer une « scuola » (c'est-à-dire une confrérie de bienfaisance) ici, à la demande de celle des marchands et marins dalmates installés à Venise et se plaçant sous le patronage de S^t Georges, S^t Tryphon et S^t Jérôme.

De ce fait, le sujet du tableau est d'ordre religieux. Assis à son bureau, un homme s'interroge : un rai de lumière illumine son visage, symbole d'une révélation mystique ; il s'agit en effet de Saint Augustin, grand théologien et évêque du IV^{ème} siècle, attendant de S^t Jérôme, autre grand docteur de l'Église latine également du IV^{ème} siècle, des réponses à ses questions sur l'Au-delà.

Toujours la même angoisse devant la mort, la même recherche du salut.

Et pourtant on est loin du pécheur culpabilisé du Moyen Age. Les temps ont changé. Ce « Saint Augustin » symbolise un des humanistes de la Renaissance, nouvelle élite d'hommes cultivés optimistes, confiants dans la vie. Ainsi, sous le prétexte de rendre compte d'un débat entre deux grands saints de l'Antiquité chrétienne, le peintre aborde la préoccupation principale de ses contemporains :

« Comment me préparer à la mort ? Qu'en sera-t-il de mon salut ? »

C'est ce que démontre ce tableau par petites touches successives :

- la soif de savoir : globe céleste (n'est-on pas au temps de Copernic, de Galilée ?) coquillages et petit chien attentif (la vie est là, bien présente comme un appel), une partition musicale, etc...
- la recherche d'une « Renaissance » mêlant les apports du christianisme et l'appel à ne plus rejeter les philosophies de l'Antiquité : la Bible est toujours ouverte mais sur les étagères, des livres grecs et latins aux reliures précieuses...
- une préoccupation spirituelle dominante : l'autel sur lequel repose non pas un Christ crucifié mais ressuscité (comme chez les orthodoxes), le prie-Dieu...

Le bureau de travail de notre saint, est bien celui d'un humaniste. On peut même évoquer de nombreux détails ornementaux (absidiole rouge et or aux pilastres de marbre incrusté, hautes fenêtres ou grands candélabres) qui le situent dans la Renaissance vénitienne.

Peint par un de ses contemporains à travers une commande à thème, voici le portrait d'un homme de la Renaissance, d'un « humaniste ».

Face à ce renouveau et à cet appel, quelle sera l'attitude de l'Église ?

Lyon, ville rebelle, ville calviniste [Fiche 10]

Au XVI^{ème} siècle, les passions religieuses s'emparent de Lyon : ce n'est pas la première fois ! Dès le XII^{ème} siècle, les tentatives de renouveau religieux s'y étaient exprimées avec Pierre Valdo. Mais, cette fois, il y aura coup de force et prise de pouvoir. Il est vrai que, dans cette ville, les tensions étaient fréquentes. La configuration de Lyon s'y prêtait : à la rive droite de la Saône, la tradition et les pouvoirs religieux, politiques et économiques, la cathédrale et son archevêque, ses grands cloîtres (S^t Jean, S^t Irénée, S^t Just), mais aussi la richesse de ses marchands et de ses banquiers souvent étrangers. Sur l'autre rive, dans la presqu'île, les artisans ; à partir du XV^{ème} et XVI^{ème} siècle s'y installent les ateliers d'imprimerie, parfois tenus par des imprimeurs allemands. Par eux, de nouveaux courants de pensée émergent dont ceux de Luther en révolte contre Rome. De plus, la proximité de Genève apporte les échos des prédications de Calvin.

Les clans s'affrontent dans des débats religieux permanents. Dans un premier temps reçus puis combattus par les autorités en place : en 1552, cinq « étudiants de Lausanne » sont condamnés puis brûlés vifs ; en 1561, un protestant attesté ayant profané une hostie, est pendu.

Mais, c'est dans la nuit du 30 avril 1562 qu'une véritable prise de pouvoir par les « Réformés » a lieu : l'hôtel de ville (Musée de l'imprimerie actuel) est pris d'assaut par les calvinistes. Un état de guerre civile s'installe. En décembre 1562, des élections confirment tout pouvoir aux protestants ; ils y resteront treize mois.

Même si des démolitions (vingt églises dit-on) et des pillages ont lieu, les richesses volées partout alimentent Genève, une véritable folie d'urbanisme s'empare de ces nouveaux élus qui échafaudent un projet de nouvelle ville : Bellecour devient une belle place d'armes ; les cimetières, autour des églises, sont supprimés pour éviter tout risque d'embuscade et pour poursuivre l'aménagement de la ville, dit-on, les grands cloîtres de la colline (S^t Jean, S^t Irénée, S^t Just), qui disposent de vastes jardins, sont détruits ; une « brèche » (rue de la brèche) est réalisée dans la clôture du cloître St Jean, obligeant à créer un « chemin neuf » pour accéder à la colline. Le tableau de Caron se fait l'écho de ces projets urbanistiques en imaginant une place conforme aux idéaux architecturaux de la Renaissance.

Parallèlement à ces élans positifs, des troupes se déchainent sur les biens d'Eglise, ainsi le fameux François de Beaumont, Baron des Adrets, protestant, quoique rejeté par les Huguenots, levant des impôts, interdisant la messe, massacrant avec ses troupes les statues de la façade de la cathédrale à l'arbalète et qui finira... catholique en 1587, sans jamais avoir obtenu après tant de guerres régionales, le statut de gouverneur qu'il espérait.

Le tableau d'Antoine Caron retentit de ces temps difficiles.

Oui, il y eut pillage et démolition d'objets et de vêtements de culte entre décembre 1562 et juin 1563 et peut-être les inscriptions latines qui encadrent le tableau sont-elles parfaitement justifiées :

*« telle fut la réalité des églises de la ville de Lyon
au moment où Calvin violait les droits sacrés de la ville ».*

*« la peinture des ruines de la ville de Lyon nous renseigne sur les croyances impies
de Calvin qu'il a imposées par la violence et la fraude »*

Mais, s'il ne s'agissait que d'une image de propagande protestante montrant une opération de purification des lieux sacrés face à l'idolâtrie catholique ?

Tout cela ne dura que treize mois. Après de multiples efforts, le culte catholique fut rétabli, commença alors le grand siècle du renouveau catholique dont, à l'Antiquaille, les visitandines furent des témoins remarquables.

Au XVII^{ème} siècle, la ville comptait... 30.000 religieux pour 110.000 habitants.

A partir du XV^{ème} siècle

deux visions différentes d'un même message [Fiche 11]

Les gravures, au XVI^{ème} siècle, sont des modes de divulgation d'un courant de pensée. Celles-ci sont bâties selon un schéma classique. À gauche la partie positive, les points de doctrine que l'on annonce et justifie (c'est celle qui est commentée pour ce Parcours). La partie de droite, volontairement caricaturale et négative, représente ce qui est reproché au camp adverse.

Ainsi la **gravure de Cranach** montre les multiples intermédiaires entre le peuple et Dieu au point que ces croyants déraisonnent et vont jusqu'à remplacer la médiation du Christ par celle d'un saint, François d'Assise, et à ne savoir comment cumuler les œuvres (processions, indulgences, pèlerinages, dévotions diverses). De plus l'intérêt pour l'argent partout recueilli est flagrant. Le diable lui-même est présent, inspirant la prédication d'un franciscain.

La double **gravure dédiée au cardinal de Guise** est anonyme et plus tardive. Elle fait le point sur les décisions du Concile de Trente (1545-1563) à gauche. La partie de droite caricature les Réformés : le contentement qu'ils ont d'eux-mêmes (une femme se mire dans un miroir) leurs incapacités à s'entendre (débats permanents sans conclusion) d'autant plus qu'ils laissent le loup entrer dans la « bergerie ». Enfin, leur peu de respect pour la cène (le repas d'eucharistie) et la confusion entre prêtres et laïcs.

LA VISION LUTHERIENNE D'APRES LES 95 THESES DE WITTENBERG 1517



"La vraie et la fausse Eglise" - Gravure sur bois de Lucas Cranach (1546)

Seule la partie gauche de la gravure de Cranach est présentée avec les convictions du réformateur : éléments forts qui permettent de décrire l'image. La composition est espacée et met en valeur des groupes.

1. **SOLI DEO GLORIA**, à Dieu seul la gloire en haut à gauche, Dieu le père, serein, est présenté dans un ciel bleu et calme
2. **SOLA FIDE**, une seule foi.
La foi naît de la rencontre avec le Christ.
Une grande diagonale descend de Dieu et passe par le Christ qui est mort pour sauver le monde (agneau) et va vers le pasteur qui explique la Bible.

3. SOLA GRATIA, une seule grâce,

La grâce est un don de Dieu, elle est la même pour tous, même image du don direct de Dieu.

4. SOLA SCRIPTURA, « une seule Écriture » : la Bible.

Pour Luther, la Bible est la seule source de foi et la base de l'enseignement.

La Bible est tournée vers l'assemblée. Le pasteur en chaire l'explique, inspiré par le Saint-Esprit (la colombe). Le pasteur parle en français (ni en grec, ni en latin).

L'assemblée est variée : hommes, femmes, jeunes, vieux, riches, pauvres. Tous sont à égalité.

Le culte n'est pas sacré, c'est un partage de l'Écriture.

5. LE SACERDOCE UNIVERSEL.

Toute la communauté est à égalité, le pasteur est élu par les paroisses et les paroissiens peuvent prêcher.

Ici Cranach a représenté le pasteur sous les traits de Luther (1483 - 1546).

DEUX SACREMENTS :

Ce sont les deux sacrements qui ont été partagés avec le Christ.

– Le Baptême :

Il est placé entre le monde céleste et le monde terrestre pour montrer son caractère de nouvelle naissance et l'entrée de l'enfant dans la communauté chrétienne.

Chez les protestants, on baptise les enfants (opposition avec l'anabaptisme qui ne baptise que les adultes). Les Luthériens s'opposent aux anabaptistes.

– La Cène ou communion.

Elle est placée en bas, au niveau de la terre pour montrer son caractère universel et humain ; elle rappelle le dernier repas du Christ.

On voit une cruche et du pain, la communion se fait sous les deux espèces : pain et vin. Tout le monde peut donner la communion ; on voit un vieillard à barbe blanche qui donne la communion.

La communion fait mémoire du dernier repas du Christ, le pain et le vin ne sont pas consacrés.

La présence d'un Christ sur la croix rappelle que Christ est mort pour les hommes. Luther a beaucoup prêché sur la théologie de la croix. Chez les Calvinistes la croix est nue. On voit un homme qui porte une croix sur les épaules, cela symbolise la piété.

Les angelots envoyés par Dieu vers le pasteur mettent celui-ci au rang d'apôtre (comme les disciples qui annoncent le royaume de Dieu)

Lucas CRANACH dit l'ancien (1472 - 1553) :

Il sera converti (dans sa maturité à 45 ans) par Luther en 1517, au moment de l'affichage des thèses. Il illustrera ses Bibles, ce qui ne l'empêchera pas de travailler pour des commandes catholiques (indépendance d'esprit).

Peintre et graveur célèbre il sera le peintre officiel de la cour de Saxe. Il vit à Wittenberg. Son amitié avec Luther est profonde, Luther sera le parrain d'un de ses enfants et lui le témoin de Catherine Bora au mariage de celle-ci avec Luther. C'est chez lui que les époux se sont connus.

Il a peint plusieurs portraits de Luther et sa famille.

Peintre religieux, il représente aussi la mythologie et travaille le nu (une Vénus en 1529).

Son travail sera poursuivi par son fils Hans Cranach dit Cranach le jeune (1515-1586)

Luther a essayé de faire changer les choses de l'intérieur, en restant dans l'Église, il était moine. C'est à Jean Calvin (1509 - 1564) que reviendra la création et l'organisation de l'Église réformée. Il vient une génération après Luther.

Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés.

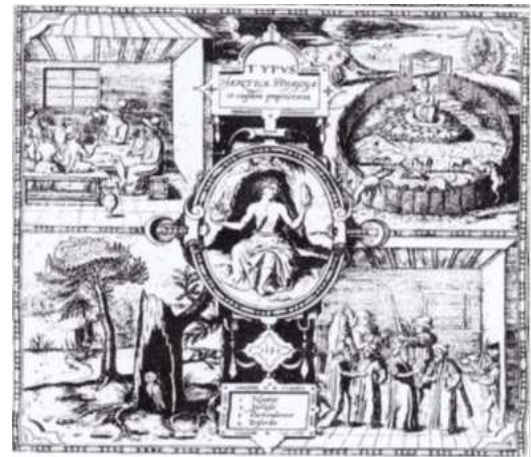
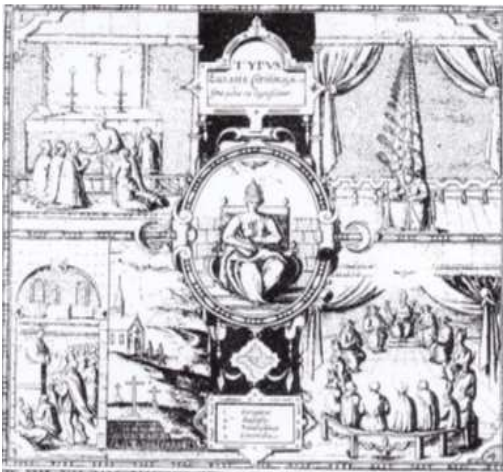
Cette gravure de 1585, dédiée au cardinal de Guise, illustre les décisions du Concile de Trente. L'Église catholique est représentée au centre assise sur un trône, coiffée de la tiare et tenant deux clefs. Elle est inspirée par l'Esprit Saint (représenté par une colombe).

Les prêtres administrent les sacrements (en haut, à gauche, le prêtre donne la communion), et sont seuls chargés d'instruire les fidèles (en bas à gauche, sermon)

En haut à droite, la succession apostolique est illustrée par la file d'évêques.

En bas à droite l'universalité et la concorde ; l'assemblée (moines, évêques, cardinaux), présidée par le pape (un « concile »), est inspirée par l'Esprit Saint.

LA VISION CATHOLIQUE APRES LE CONCILE DE TRENTE



Le **CONCILE DE TRENTE** est le 19^e concile œcuménique de l'Église catholique.

I. POURQUOI LE CONCILE DE TRENTE ?

La rupture avec les Protestants commençant dès 1517, la papauté entreprend en 1542 la réforme de l'Église catholique afin de réaffirmer les valeurs catholiques. Le pape Paul III convoque un concile œcuménique qui se réunit à Trente (ville du Tyrol dans le nord de l'actuelle Italie) en 1545. Les membres du concile sont surtout des évêques allemands et italiens avec une participation moindre des Français et des Espagnols. Les protestants ne répondent pas à l'invitation qui leur a été faite de participer au concile. Le concile va siéger jusqu'en 1563, mais, du fait d'interruptions nombreuses, il ne siégea en réalité qu'environ quatre ans et demi.

Il a pour but de **lutter contre les idées protestantes en matière de doctrine et de réformer le clergé catholique** qui, jusque-là, était l'objet de critiques violentes.

II. LES DECISIONS CONCERNANT LA DOCTRINE CATHOLIQUE

Le concile reprend certains dogmes de l'Église rejetés en partie ou en totalité par les protestants. Le concile affirme que les croyances catholiques sont contenues dans **les Saintes Écritures** (l'Ancien et le Nouveau testament, les Actes des Apôtres, les Épîtres des Apôtres). Ces textes et les récits faits par les premiers chrétiens forment la Tradition qui est aussi une des bases de la croyance catholique.

« Le saint concile, suivant l'exemple des Pères orthodoxes, reçoit et vénère avec le même sentiment de piété et le même respect tous les livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, puisque Dieu est l'unique auteur de l'un et de l'autre, ainsi que les traditions concernant soit la foi, soit les mœurs, comme

venant de la bouche même du Christ ou dictées par le Saint-Esprit et conservées dans l'Église catholique par une succession continue». (4^e session, 8 avril 1546, 61 votants)

Le texte des Écritures Saintes, établi en latin par saint Jérôme au IV^{ème} siècle est considéré comme le seul texte officiel (c'est ce qu'on appelle la Vulgate). Cela condamnerait les mises au point du texte et les traductions en langue vulgaire (ou nationales) des Écritures entreprises par les réformateurs protestants de l'époque.

D'après le concile le chrétien fait son Salut (ce que l'on appelle la **Justification**, c'est-à-dire devenir Juste donc sauvé) grâce à la Foi mais aussi aux Œuvres. Les Œuvres sont les actions religieuses personnelles, comme le pèlerinage, la dévotion aux saints, la pratique de la charité (la croyance en l'efficacité des Œuvres est rejetée par les protestants).

« Si quelqu'un dit que l'homme peut être justifié devant Dieu par ses œuvres, réalisées soit par les forces de la nature, soit par l'enseignement de la Loi sans la grâce divine qui vient par Jésus-Christ, qu'il soit anathème ». (6^e session, 13 janvier 1547, 70 votants)

Les **sept sacrements traditionnels** sont maintenus alors que les protestants n'en admettent que deux (le baptême dont Jésus a bénéficié et l'Eucharistie qu'il a instituée la veille de sa mort).

« Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle n'ont pas tous été institués par Jésus-Christ ; ou qu'il y en a plus ou moins que sept, ou que l'un des sept n'est pas vraiment et à proprement parler un sacrement, qu'il soit anathème ». (7^e session, 3 mars 1547, 72 votants)

Dans l'**Eucharistie** les catholiques croient en la *présence réelle de Jésus*, alors que les protestants la nient (Jean Calvin) ou l'aménagent (Martin Luther).

« Si quelqu'un nie que dans le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang conjointement avec l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ tout entier, mais qu'il dit qu'ils n'y sont qu'en signe et en figure ou par leur vertu, qu'il soit anathème ». (13^e session, 11 octobre 1551, 54 votants)

La croyance dans le Purgatoire est maintenue afin de laisser l'espoir du Salut à la majorité des croyants (cette idée est rejetée par les protestants). Le culte des saints et en particulier de la Vierge, relais entre les hommes et Dieu, est développé (alors que les protestants le considèrent comme de l'idolâtrie).

Alors que les protestants refusent de reconnaître l'autorité spirituelle du pape, le concile de Trente affirme que les catholiques doivent obéissance au pape, considéré comme le « Vicaire du Christ et successeur de saint Pierre ».

III. LES DECISIONS CONCERNANT LA DISCIPLINE DU CLERGE

La réforme du clergé séculier est aussi décidée par le concile. La vie, souvent scandaleuse, des évêques, des cardinaux et même de certains papes (comme Alexandre VI ou Jules II), avait été dénoncée par les protestants. L'insuffisance de la formation intellectuelle des prêtres au contact direct des fidèles les laissait désarmés dans les discussions face aux pasteurs protestants mieux formés. La demande de fondation des séminaires eut de grandes conséquences pour l'avenir de l'Église.

« Le saint concile ordonne que toutes les églises, cathédrales, métropolitaines et autres, supérieures à celles-ci, chacune selon ses moyens et l'étendue de son diocèse, soient tenues et obligées de nourrir et élever dans la piété et de former à la discipline ecclésiastique un certain nombre d'enfants de la ville même ou du diocèse ou, s'ils ne sont pas assez nombreux, de la province, en un collège que l'évêque choisira à cet effet proche des églises ou en un autre lieu convenable ». (23^e session, 15 juillet 1563, 237 votants).

L'évêque est tenu de résider dans le diocèse qui lui a été confié. Il doit en visiter régulièrement toutes les paroisses.

Le célibat obligatoire des prêtres est réaffirmé. Un âge minimum est fixé pour l'accession à la prêtrise (25 ans) et à l'épiscopat (30 ans), alors qu'auparavant les papes nommaient des évêques encore enfants. Le prêtre doit résider là où il a été nommé (et non pas à la cour des princes ou du pape comme cela était courant auparavant). Les futurs prêtres doivent être formés dans des écoles spéciales appelées séminaires et il est recommandé d'ouvrir un séminaire par diocèse. Ils doivent prêcher (commenter les écritures pour donner des règles de conduites aux fidèles) au moins une fois par semaine, à la grande messe du dimanche. La messe d'ailleurs est dite en latin et non en langue populaire alors que le culte (liturgie et prédication) est célébré dans la langue courante chez les protestants.

Le concile avait laissé au pape le soin de faire appliquer ses décisions. Ainsi, le pape Pie V (1566-1572) publie le *Catéchisme romain* (destiné aux curés pour les aider dans leur prédication et l'enseignement du catéchisme aux enfants), le « *bréviaire romain* » (pour tous les clercs et religieux) et le « *missel romain* » (destiné aux fidèles). Il va imposer un texte uniforme pour la messe.

Grégoire XIII (1572-1593) réforme le calendrier julien (établi par Jules César) en supprimant 10 jours en 1582 : 4-15 octobre. Ce rattrapage permet de retrouver la concordance entre l'équinoxe de printemps et le 21 mars calendaire.

Le concile passa dans la vie de l'Église grâce à un certain nombre de personnages qui y consacrèrent toute leur énergie (Ignace de Loyola (fondateur des Jésuites), Charles Borromée (évêque de Milan), Pierre Canisius (jésuite hollandais)...). Il s'agissait de supprimer les abus, d'instruire les chrétiens, de former le clergé. Mais en même temps, on voulait lutter contre la réforme protestante et regagner le terrain perdu, y compris parfois par l'art (écoles baroques) et par les armes. C'est pourquoi on parle à la fois de réforme catholique ou de Contre-Réforme. L'Église catholique sort du concile stabilisée, hiérarchisée, centralisée autour de son chef le pape.

Le concile de Trente a donné à l'Église cette physionomie qu'elle a gardée jusqu'à une période récente. « Catholique » désigne maintenant un groupe particulier de chrétiens face aux protestants et aux orthodoxes.

En résumé : GRANDES DECISIONS DU CONCILE DE TRENTE :

- Il réaffirme les principes du catholicisme
 - Le pape est le chef suprême de l'Église.
 - La messe doit être célébrée en latin, par un prêtre.
 - Seuls les prêtres peuvent commenter la bible qui doit rester en latin.
 - Il y a sept sacrements (baptême, communion, confirmation, pénitence, mariage, ordination, extrême-onction).
 - On peut prier la Vierge et les Saints.
 - Les œuvres (dons à l'Église, achats d'indulgences, pèlerinages...) aident le chrétien à aller au paradis.
- Le concile améliore l'organisation du clergé
 - Les prêtres doivent vivre parmi les fidèles mais se distinguer par le port d'une soutane, et rester célibataires.
 - Ils doivent recevoir une formation religieuse dans des séminaires (un par diocèse).
 - Les évêques doivent mener une vie simple et contrôler les prêtres. Ils doivent résider dans leur diocèse et en visiter toutes les paroisses.
- Le concile organise l'instruction des fidèles
 - Un missel (livre de messe) est rédigé par le pape Pie V avec le texte des principales prières.
 - Les enfants doivent suivre un enseignement religieux donné par les prêtres : le catéchisme.

Points de division des chrétiens occidentaux au XII^{ème} siècle

I.

	CATHOLIQUES	PROTESTANTS
CONNAISSANCE de DIEU	Dieu humanisé par le Christ, fortement incarné jusque dans ses saints	SOLI DEO GLORIA : A Dieu seul la gloire : pas de culte des Saints.
RELATION A DIEU (le salut)	Entre Dieu et l'homme recours possible à des intermédiaires : Saints, prêtres, 7 sacrements.	SOLA GRATIA : l'homme seul face à Dieu. Seule la grâce divine sauve l'homme.
PRATIQUES du CROYANT	L'attachement aux « Œuvres » ; en particulier les œuvres de charité (7 œuvres de miséricorde)	SOLA FIDE : seule la foi compte
CONCEPTION du CULTE	L'Eucharistie, élément central de toute messe, ne peut être célébrée que par un prêtre	SOLA SCRIPTURA, « l'Écriture », élément essentiel de tout culte, est lue et commentée par le pasteur ou un fidèle

II. ÉGLISES PROTESTANTES AUJOURD'HUI

A l'issue des réformes deux églises protestantes voient le jour :

- **l'église luthérienne issue des thèses de Luther**
- **l'église réformée issue des thèses de Calvin et Zwingli**

Ces deux églises sœurs ont des divergences théologiques, notamment sur l'interprétation de la Cène.

Elles se sont réunies en mai 2013 à Lyon pour former l'**Eglise Protestante Unie de France (EPUdF)**.

D'autres églises voient le jour, ce sont les églises évangéliques qui sont proches du protestantisme. L'essor des églises évangéliques augmente au fil des siècles, surtout à partir du XIX^{ème} siècle.

Aujourd'hui en France, on estime qu'un tiers des protestants sont évangéliques, alors que dans le monde, ils constituent 50 % des protestants, avec une implantation forte en Asie, en Chine, en Inde, en Afrique et en Amérique du Sud.

Les évangéliques représentent un quart des chrétiens du monde et leur expansion est très rapide.

III. LE GLOBE, se déclenche toutes les 4 mn ; il MONTRE LA REPARTITION DES TROIS CONFESSIONS CHRETIENNES DANS LE MONDE. On compte 2,3 milliards de chrétiens dont :

- 1,2 milliard de catholiques
- 900 millions de protestants dont 50% d'évangéliques
- 200 millions d'orthodoxes.